

Laval théologique et philosophique



Éléments d'un art poétique *national* : Heidegger

Laurent Giroux

Volume 52, Number 1, février 1996

Gregory Baum et la théologie critique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/400974ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/400974ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Giroux, L. (1996). Éléments d'un art poétique *national* : Heidegger. *Laval théologique et philosophique*, 52(1), 125–134. <https://doi.org/10.7202/400974ar>

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1996

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

ÉLÉMENTS D'UN ART POÉTIQUE NATIONAL : HEIDEGGER

Laurent GIROUX

RÉSUMÉ : Depuis les indications fournies par *En chemin vers la parole* (1950-1959), de même que dans les cours sur les Hymnes de Hölderlin (1934-1935), nous tenterons de comprendre quel rapport s'instaure, selon Heidegger, entre l'œuvre d'un poète et ce qu'il nomme sa poésie non parlée, et comment cette poésie unique, jamais épuisée, rejoint la source même du Dire ou Dite, cet abîme du silence dont sourd toute parole en le rompant, celle du poète comme celle du penseur. Ceci nous amènera à considérer le voisinage où se côtoient poésie et pensée, aux abords du territoire de la première et en bordure de la contrée parcourue par la seconde. Enfin, nous aurons à aborder la question des critères d'après lesquels le philosophe de l'Être se croit autorisé à distinguer les poètes allemands qui, selon lui, ont accès à la source originaire du Dire : les poètes élus.

SUMMARY : On the basis of some ideas expounded in *Underway towards Speech* (1950-1959), as well as in the lectures on Hölderlin's Hymns (1934-1935), we shall try to understand the relation existing, according to Heidegger, between the work of a poet and what he calls his non-said poetry, and how this one, never exhausted, poetry reaches the very source of pure Saying, the abyss of stillness from which, breaking its silence, springs all speech, that of the poet and that of the thinker. This will lead us to consider the neighborhood where poetry and thought meet on the outskirts of the territory of the former and at the border of the district traveled by the latter. Finally, we will meet with the question of the criteria by which the philosopher deems himself authorized to distinguish the German poets who, he believes, have access to the original source of Saying : the chosen poets.

L'essai intitulé « La parole dans la poésie », que Heidegger publia dans la revue *Merkur* en 1953¹, se présente comme une tentative de « re-situation (*Erörterung*) de la poésie de Georg Trakl ». C'est un type de démarche qui est propre à l'auteur et qui consiste, contrairement au procédé traditionnel *définitoire* ou *explicatif*, à ressaisir l'essence ou *étance* (l'essence *mouvante*, *génétique*) d'un phénomène au site originaire de son déploiement.

Il s'agit maintenant de resituer ce lieu qui recueille le dire poétique de Georg Trakl en sa poésie, le site de sa poésie (all. 37 ; franç. 41).

PAROLE ET POÉSIE

Le seul énoncé de la méthode nous permet déjà de distinguer deux niveaux de la création poétique : 1) celui du *dire poétique* ou œuvre poétique elle-même où le poète dit ce qu'il a à dire ; 2) un *lieu* ou *site* en lequel sa poésie se trouve d'abord « recueillie » et d'où émane la source de son dire. Selon Heidegger, en effet, le poète n'a qu'une poésie à dire qu'aucun de ses poèmes ni la somme de ceux-ci ne saurait épuiser. C'est comme s'il habitait un univers poétique qui le précède et dont il est familier. Sa grandeur se mesure alors à son aptitude à retenir purement son dire poétique au sein de cette *poésie unique* qui, comme telle, n'est jamais prononcée². Du coup apparaît le mouvement interne du poétiser comme tel : la poésie est pur surgissement et reflux, elle circule intarissable entre la fontaine jaillissante du dire poétique et sa source souterraine. Ce sont, du reste, les ondulations de cette nappe phréatique qui commandent le *rythme* du poème.

Le site de la poésie abrite en tant que source de la vague mouvante l'étance voilée de ce qui, pour la représentation métaphysico-esthétique, peut d'abord apparaître comme rythme (all. 38 ; franç. 42).

La poésie s'avère donc souveraine par rapport à tout autre mode du dire. On peut toutefois concevoir la démarche d'une pensée poétisante qui voudrait, à travers la lecture attentive d'une œuvre de poète, ressaisir l'unité originaire et la configuration particulière de la source dont elle jaillit ; car c'est en raison de cette poésie qui le devance pour ainsi dire et dont il est le dépositaire et le fiduciaire, que le poète *peut* être ce poète qu'il est, tout comme c'est d'abord la *parole elle-même* qui porte l'être humain à la parole et en fait justement un être humain *parlant*, un animal qui se *distingue* en ce qu'il possède la parole. Or, au penser comme au poétiser « appartient un rapport insigne, encore que pour chacun différent, avec la parole ». Grâce au dialogue entre la pensée et la poésie, Heidegger espère donc « convoquer l'étance de la parole pour que les mortels apprennent de nouveau à y habiter », tout en courant le risque

de troubler plutôt le dire poétique au lieu de le laisser chanter à partir de sa propre tranquillité (all. 38-39 ; franç. 42-43).

Laissons là provisoirement le dialogue pensée/poésie pour nous demander quelle est cette *parole* avec laquelle la poésie d'abord semble avoir un entretien privilégié. S'agit-il du parler humain en général, lequel peut prendre aussi bien la forme du langage courant que celle de la littérature, de la poésie, de la philosophie ou de la science ? Il y a autre chose que cela, et bien plus déroutant. Si l'être humain est par-

1. Cf. *Unterwegs zur Sprache*, Pfullingen, Verlag Günther Neske, 1959, 1971 (sigle US) : p. 35-82 ; traduction française *Acheminement vers la parole*, Paris, Gallimard (« Tel »), 1976 (sigle AP) : p. 39-83.

2. « La poésie d'un poète demeure non parlée. Aucun des poèmes particuliers ni même leur ensemble ne dit tout. Toutefois, chaque poème parle à partir du tout de cette seule poésie et dit chaque fois celle-ci. Du site de la poésie sourd la vague qui meut chaque fois le dire en tant que poétique (all. 37 ; franç. 41) [...] et son jaillissement fait refluer tout mouvement du dire vers la source de plus en plus cachée (all. 38 ; franç. 42). »

lant, c'est que d'abord, de quelque façon, *la parole elle-même parle*. Heidegger ne cesse en effet de laisser entendre que la parole parlée, la parole humaine, ne parle pas d'elle-même, mais qu'elle parle *de source*, cela veut dire d'une autre parole qui vient d'ailleurs, d'un non-lieu du silence que la parole humaine ne ferait qu'articuler en l'écoutant, éminemment cela va sans dire, dans la poésie. La parole même serait d'origine poétique.

L'humain parle dans la mesure où il correspond à la parole. Correspondre c'est entendre. Entendre, c'est être approprié au commandement du silence [...]. Tout tient à cela : apprendre à habiter dans le parler de la parole (all. 33 ; franç. 36-37).

Ce non-lieu d'où parle la parole *a néanmoins lieu*. Le parler parle incessamment en ce en quoi *il est* parlé (en quoi *ça parle*), dans le *parlé*, là où « le parler s'est accompli », où il « n'a de cesse », où il « demeure à l'abri ».

Le parlé à l'état pur [...] en est un *commençant* (*initial, inaugural*). Le pur parlé est le poème (all. 16 ; franç. 18).

Si donc il y a au monde un lieu propre de la parole, c'est sans contredit dans la poésie. C'est que dans la vraie poésie, la parole ne sert jamais d'instrument, *elle parle* tout simplement et le poète ne fait qu'écouter ce que lui-même a à dire. Car le poète ne peut qu'*entrer dans* la parole par la voie de sa propre poésie, et tout porte à croire que seul le poète est vraiment en mesure de parler, parce que seul il *entend*.

Non seulement le poète doit *habiter* la parole, mais il doit, comme tout être humain à sa suite, se rendre disponible pour le règne de la poésie. Bien loin que nous disposions à notre gré de la poésie, Heidegger déclarait dans *Hymnes de Hölderlin* (1934) :

Il faut au contraire que la poésie exerce son empire sur nous, si bien que notre être-là devienne le support de vie (*Lebensträger*) du pouvoir de la poésie (all. 19).

C'est sans doute cela, *habiter poétiquement* sur cette terre !

Il y aurait donc une onde mouvante et circulaire qui, provenant d'une *parole primordiale* dont on a vu qu'elle est *silence*, traverse le dire poétique et convoque l'être humain à renouer contact avec elle à travers la poésie pour y retrouver le séjour véritable de son *étance*. Et la pensée, en tant que pensée de l'*être*, doit se tenir à proximité de la poésie, entretenant le dialogue avec le dire poétique et l'aidant ainsi à se comprendre lui-même comme dire de l'*être*, C'est tout le thème du *voisinage* entre le *penser* et le *poétiser*.

PENSÉE ET POÉSIE

Le voisinage de la pensée et de la poésie ne semble possible, selon Heidegger, qu'à travers une relation intime à l'*être*. Que signifie ici *être* ? Dans le présent contexte, c'est un vers de Stefan George (« Le mot », 1919) qui permet à Heidegger d'introduire le rapport à l'être par la bouche même du poète :

Ainsi appris-je avec tristesse le renoncement : aucune chose n'est où le mot manque (all. 163, 166-167, 170, 223-224 ; franç. 147, 150-151, 154, 209).

Et le penseur de commenter librement :

Sans le mot qui [le] retient ainsi, le tout des choses, le « monde » sombre au loin dans l'obscurité et, avec lui, le « Je » qui porte ce qui lui advient de merveille et de rêve à la lisière de son terrain vers la source des noms (all. 177 ; franç. 161. Voir aussi all. 187-188 ; franç. 171-172).

La fin lyrique de cette citation se réfère à la première strophe du poème :

Merveille du lointain ou rêve
Ai-je apporté en bordure de mon terrain.

Quelle est cette *source des noms* dont dépend le monde et avec lui le *Je* ? Dans une autre conférence (« Le mot », mai 1958) consacrée au *Mot* de S. George, Heidegger, commentant de nouveau le poème, parle de la source en termes étonnamment concrets comme d'un réservoir de noms auquel le poète aurait accès :

Les noms que renferme la source sont vus comme quelque chose qui dort et qui n'a besoin que d'être réveillé pour trouver son application dans la représentation des choses. (all. 226 ; franç. 212).

Mais il y a plus. Le mot que l'on trouve rend présente (amène à paraître) la chose *comme chose* (all. 233, 236 ; franç. 219, 221) et ainsi la fait *être*. *Chosifiance* (*Be-dingnis*) de la chose, aime à écrire Heidegger.

Seul le mot fait être une chose en tant que chose (all. 229 ; franç. 214).

Le mot commence à luire comme le recueillement qui seul amène à la présence ce qui est présent (all. 237 ; franç. 222).

On se rapproche de la célèbre sentence heideggerienne selon laquelle le poète, dépositaire du mot, est aussi le *berger de l'être*, ici de la *présence*³. Or la participation du mot à la mise en présence — ce qui veut dire amener la chose à se présenter *comme étant* (chose) — est précisément ce en quoi le penseur découvre la teneur et la portée philosophiques de la poésie. La poésie est, au sens le plus prégnant du terme, pensée, voire pensée de l'*être*. Le voisinage est bien plus qu'une proximité, c'est, à vrai dire, une cohabitation, sinon une parenté.

Tout penser réfléchissant est un poétiser, et toute poésie est un penser. Les deux appartiennent l'un à l'autre depuis ce dire qui s'est déjà voué au non-dit (all. 267 ; franç. 256).

La pensée, qui a pour tâche de pénétrer dans la *contrée* (*Gegend*) de ce qui est à penser, de l'impensé, y rencontrera nécessairement le poète puisque les deux voisinent dans le même domaine (*Bereich*), celui de la parole qui prononce *être*.

Si nous regardons tout autour dans la contrée où séjourne la pensée,
nous verrons que :

cette contrée est partout ouverte sur le voisinage de la poésie (all. 179 ; franç. 163).

3. « Le poète a éprouvé que seul le mot fait apparaître la chose comme la chose qu'elle est et ainsi la laisse être présente. Le mot se dit au poète comme ce qui tient et maintient une chose dans son être. Le poète fait l'expérience d'une dominance, d'une dignité du mot telles qu'elles ne peuvent être pensées ni plus loin ni plus haut. Mais le mot est en même temps ce bien qui est remis en main et confié de façon inhabituelle au poète en tant que poète. Le poète éprouve le métier de poète au sens d'une vocation au mot en tant que la source de l'être (all. 168-169 ; franç. 152-153. Voir aussi all. 187-188 ; franç. 171-172). »

La *contrée* propre au penser est donc contiguë au terrain du poète, ou encore, le champ poétique entoure immédiatement l'activité du penseur en tant que telle. Si tout se tient ici, ce serait en arpentant son propre domaine et en traversant par les lisières sans clôture dans la clairière du poète que le penseur aurait la chance de pénétrer l'*étance* de la parole, idée certainement apparentée à celle que suggérerait la fin lyrique de la citation concernant le *Je* qui, dans la promenade du poète en quête du mot, porte ce qui lui advient de merveille et de rêve à la lisière de son territoire vers la source des noms. Poésie et pensée ne marchent-elles pas ainsi l'une vers l'autre⁴ ? C'est pourquoi l'auteur nous invite à méditer sur le *voisinage* entre la pensée et la poésie, sur le *dire* même qui comme tel les rapproche et les apparente :

Non seulement pensée et poésie se meuvent-elles dans l'élément du dire, mais elles doivent en même temps leur dire à des expériences diverses de la parole [...]. Le dire est le même élément pour la poésie et la pensée [...]. Le dire « porte » la poésie et la pensée et offre le district qu'elles parcourent (all. 189 ; franç. 173).

Le *voisinage* de la poésie et de la pensée en une même *circonscription*, le district du *dire*, est, selon Heidegger, celui même de notre séjour et de notre promenade d'humains sur terre. L'être humain, s'il est authentiquement lui-même, habite en poète *et* en penseur. La seule voie qui reste à la pensée comme à la poésie serait donc de revenir là où nous séjournons déjà sans y *être* vraiment. Nous ne parlons pas seulement de la parole, mais nous parlons toujours déjà à *partir* d'elle pour nous laisser dire *en elle* la parole et son *étance*.

Grâce à cette connivence de la poésie et de la pensée sur le territoire partagé du dire de l'*être*, nous comprendrons mieux comment Heidegger croit pouvoir reconnaître les poètes qui ont un accès privilégié à la *parole* ?

LES POÈTES ÉLUS

Heidegger s'adresse d'emblée aux grands poètes romantiques et lyriques allemands : Goethe, Mörike, Stephan George, Hölderlin, Novalis, Trakl. Cette sélection particulière, trop évidemment élitiste, de même que le rôle privilégié de Hölderlin, demandent explication. Heidegger est bien conscient que la ligne de démarcation entre la poésie véritable et ses contrefaçons n'est pas aisée à tracer⁵. Trois critères, cependant, lui permettent d'identifier ce qu'il considère comme la poésie véridique : 1) la communication avec *le dieu*, 2) l'ouverture à l'*être*, et enfin 3) la présence du *quadruple* (*Geviert*), dont un des quatre pôles est justement *le dieu*. Les deux premiers critères sont suffisamment explicites : le poète *capte la parole du dieu*, et il est

4. « Le penser à son tour va son chemin dans le voisinage du poétiser. C'est pourquoi il est bon de penser au voisin, à celui qui habite en la même proximité. Les deux, penser et poétiser, ont besoin l'un de l'autre, chacun à sa façon en leur voisinage, là où il s'agit d'aller à l'extrême. Dans quelle contrée le voisinage lui-même a son domaine, le poétiser et le penser le détermineront de manière différente certes, mais de telle sorte qu'ils se trouvent dans le même domaine (*Bereich*) (all. 173 ; franç. 157). »

5. « Il y a en apparence un grand nombre de poètes, mais en réalité très peu. Il y a les deux : beaucoup et peu ; ce qui est décisif, c'est seulement que nous puissions distinguer et que nous sachions la correcte mesure pour la véritable distinction, que nous soyons sûrs d'où passe la ligne de démarcation (HH 35). »

exposé à l'être. C'est, du reste, en ce sens que le philosophe interprète l'*habitation poétique* sur cette terre.

Habiter poétiquement veut dire : se tenir en la présence des dieux et être atteint par la proximité d'essence (d'*être*) des choses⁶.

Quant au troisième critère, il faudra y accorder une plus grande attention.

1. La poésie comprise comme *traduction du divin*, Heidegger la recueille sur les lèvres mêmes du premier des poètes élus, Hölderlin. Interprétant la strophe suivante de « Comme lorsqu'au jour de fête... » :

Pourtant il vous convient, sous les orages de Dieu,
Vous poètes ! de nous tenir avec la tête dénudée,
Le rayon du Père, lui-même de notre propre main
Le saisir et au peuple, dans un chant,
De présenter voilé le don céleste.

Il écrit :

Le poète contraint et captive l'éclair du dieu dans le mot et pose ce mot chargé d'éclairs dans la parole de son peuple (HH 30).

Capter la foudre du dieu pour la transmettre au peuple ! La tonalité en quelque sorte « nationale » de cette fin de phrase ne peut nous échapper, d'autant plus que le terme *Volk* n'a pas chez le poète une connotation aussi fortement politique que le « *seines Volkes* » du commentaire. La vraie poésie s'inscrit, selon Heidegger, dans le discours du peuple. Là aussi, il y aura matière à réflexion. Un an après l'accession au pouvoir d'Adolf Hitler, Heidegger cherche un sens originaire (poétique) au destin historial du peuple allemand.

Nous avons déjà laissé entendre que l'être-là historial des peuples, montée, sommet et descente, sourd de la poésie, et de celle-ci l'authentique savoir au sens de la philosophie ; et des deux la réalisation de l'être-là d'un peuple comme peuple par l'État — la politique (HH 51).

La poésie est donc fondatrice de l'*être-là* d'un peuple, c'est-à-dire qu'elle exprime à haute voix et consacre en même temps l'existence d'une communauté humaine au destin historial ; c'est aussi à sa source que la *pensée* doit s'inspirer, et alors seulement il y a espoir que se réalise la grandeur *politique* d'une nation (« *par l'État* »)⁷.

2. Quant à l'*ouverture* ou *exposition à l'être* en général, elle constitue la moelle épinière de l'ontologie heideggerienne absolument : de tous les vivants, l'humain seul comprend « être ». Or, si la parole est la maison de l'être (*Lettre sur l'humanisme*), le poète est l'oracle de la parole originelle, celle qui prononce *être* et le fonde. Citant de nouveau le fameux vers emprunté à l'hymne « Dans l'azur aimable » : « [...] mais l'homme habite poétiquement sur cette terre », Heidegger l'interprète cette fois — non sans nous surprendre — comme voulant dire :

6. *Erläuterungen zu Hölderlins Dichtung*, Frankfurt a. M., Vittorio Klostermann, 1981 (1971), p. 42.

7. « Le poétique est la texture foncière de l'être-là historial, et cela veut dire maintenant que la parole comme telle constitue l'essence originaire de l'être historial de l'humain (HH 67). »

[...] être exposé à l'Être (*Seyn*), ce qui est l'advenir fondamental de l'être-là historial de l'humain (HH 36).

Quoi que veuille signifier cette énigmatique *exposition à l'être*, qui à la fois *distingue* le poète fondateur et assure *l'advenir historial de l'humain*, on sait que la parole en son étance est intrinsèquement rapportée à l'être et que c'est comme telle qu'elle est liée à l'être humain ; le poète, lui, s'accorde à la parole (la parole de l'être) qu'il écoute et la transcrit dans l'histoire de son peuple.

La poésie elle-même n'est que l'événement privilégié dans l'advenue de la parole, sous le pouvoir duquel l'être humain en tant qu'historial se tient (HH 67) [...]. La poésie est l'advenue fondamentale de l'Être comme tel. Elle fonde l'Être et doit le fonder (HH 257) [...]⁸

Mais l'*être* — ici se fait sentir l'influence de Hegel — ne peut se poser sans son incontournable op-posé, sa virtuelle négation, *ne pas être*, et là apparaît le *risque*.

Dans son fragment 13, IV, 246, Hölderlin écrit : « [...] et c'est pourquoi, de tous les biens, le plus dangereux a été donné à l'homme, la parole [...] ». Or, Heidegger formule sans détours l'hypothèse que si la parole comporte un tel danger, c'est que seule elle met en scène l'*être* et, du coup, le possible *n'être-pas*. En dehors du parler humain, il n'y a ni être ni non-être, par conséquent pas de danger digne de ce nom. L'accès à l'*être* et la prise en charge de l'inéluctable *ne-pas-être* sont le privilège de l'humain parlant et son plus grand risque⁹.

La poésie serait dès lors la parole privilégiée en ce sens qu'elle s'ouvre à la *manifesteté* de l'être, gardant l'humain en présence de sa propre *étance* comme *dire de l'être* en y impliquant le *non-être* qui lui est co-relié. « Là où il y a danger, là croît aussi ce qui sauve », aime à répéter Heidegger, toujours dans le sillage de Hölderlin. L'être humain historial doit trouver son salut à travers cela même qui contient son plus grand risque, la *parole* en tant que *poétique*.

Fondation de l'être par la voie/voix créatrice de la poésie ! Or l'*être*, en sa dimension *poétique*, n'est rien d'autre que la *nature* originelle, l'ancienne *phusis* à laquelle les Grecs adhéraient d'emblée comme spontanéité de croissance (*phuô*), comme pure éclosion, et que Heidegger nomme ici *intimité* (*Innigkeit*), avec laquelle seul le poète sait renouer contact et la faire retentir. C'est dans ses cours sur *Germanie* et *Le Rhin* (1934-1935)¹⁰ que Heidegger se fait le plus explicite à ce sujet :

[...] en tant que fonder, [la poésie] n'est rien d'autre que le bruit d'armes de la nature elle-même, l'Être qui dans le mot s'amène à lui-même (HH 257).

8. Le résumé de HH, p. 74, qui reprend sommairement tous les articles de ce *credo* de la parole, est lapidaire. L'article 5 dit : « La poésie fonde l'Être. La poésie est la parole originaire d'un peuple. Dans cette parole se produit l'exposité à l'étant qui s'ouvre ainsi. L'homme est, en tant qu'accomplissement de cette exposition, historial. »

9. « En vertu de la parole, l'homme est le témoin de l'Être (*Seyn*), il se porte garant de lui, tient bon devant lui et s'en remet à lui. Là où il n'y a aucune parole, comme chez les animaux et les plantes, là il n'y a, en dépit de toute vie, aucune manifesteté de l'être, et partant non plus aucun non-être ni le vide du néant [...]. Seulement où il y a la parole règne le monde. Seulement où il y a le monde, c'est-à-dire où il y a la parole, se trouve le plus grand danger, le danger absolument, c'est-à-dire la menace à l'être en tant que tel par le non-être (HH 62). »

10. *Gesamtausgabe*, Band 39. Traduction F. Fédier et J. Hervier, Paris, Gallimard, 1988.

Parce que les poètes ne se rapportent pas à la nature comme objet, mais que « la nature » en tant que l'*Être* se fonde elle-même dans le dire, le dire des poètes, en tant que le *dire-soi-même* de la nature, est de même essence que celle-ci (HH 258)¹¹.

Or, la *phusis* grecque, dans le *Gorgias* de Platon, est présentée selon une tradition cosmogonique plus ancienne, comme un organigramme mythique à quatre dimensions, le *kosmos* en tant qu'ordre et harmonie. Ce qui nous amène à notre troisième critère.

3. S'appuyant sur les hymnes et élégies de Hölderlin, Heidegger suggère qu'à travers toute parole, par la voix de la *Dite* originaire (*die Sage*), c'est la terre entière qui parle et avec elle, en dialogue, le ciel son vis-à-vis — cette image du *vis-à-vis* étant empruntée à Goethe et Mörike. La 5^e strophe de l'hymne *Germanie* (ici la « bienheureuse ») se lit en effet :

Et secrètement, comme tu rêvais, je laissai derrière moi
En quittant à midi, pour toi, un signe d'amitié,
La fleur de la bouche, et tu parlais solitaire.
Pourtant tu envoyais aussi une plénitude de paroles d'or
Bienheureuse ! avec les fleuves
Et ils jaillissent inépuisables en toutes les contrées
(all. 205-206 ; franç. 191).

Les organes de la parole, commente Heidegger,

le corps et la bouche, appartiennent au jaillissement et à la croissance de la *terre* en lesquels nous, les *mortels*, nous prospérons [...]. La parole est la fleur de la bouche. En elle fleurit la *terre* à la rencontre de la floraison *céleste* (all. 205 ; franç. 191).

Ainsi donc, si *ça parle* dans le monde, c'est que d'abord la *terre* et le *ciel se parlent* à travers le corps et la bouche des *mortels*, que le cosmos lui-même est *dialogue*. Mais, qui plus est, la perspective du poète se voit élargie à la dimension de l'univers même en son étance quadruple : *terre* et *ciel*, le *dieu* et les *humains*, réunis en un grand vis-à-vis dialogique¹². Ainsi Heidegger retrace-t-il dans l'élégie de Hölderlin (*Pain et vin*) les coordonnées grecques de l'espace universel, qui servent également de critère pour départager entre les poètes allemands ceux qui ont su rejoindre l'*originalité* du dire. Voyons donc brièvement comment le quadruple pôle cosmique tient lieu de canon pour l'analyse du poème de Trakl, *Un soir d'hiver* (all. 17-24 ; franç. 19-27). Le poème se lit comme suit (traduction modifiée) :

Quand la neige tombe à la fenêtre
Longuement résonne la cloche du soir,
Pour plusieurs la table est préparée
Et la maison est bien ordonnée.

11. « Dans l'essence de l'*Être* même compris comme "nature" (intimité), se fonde la possibilité et la nécessité de la poésie (HH 258). »

12. « L'étance de la parole appartient au plus propre de la mise en voie du l'un-vis-à-vis-l'autre des quatre régions du monde (all. 214 ; franç. 200).

« Se tenant en soi, la parole, comme dire du quadruplet du monde, nous atteint, nous qui, en tant que mortels, ne pouvons parler que dans la mesure où nous co-répondons à la parole (all. 215 ; franç. 201). »

Plus d'un parti en randonnée
 Vient à la porte sur d'obscurs sentiers.
 Doré fleurit l'arbre des grâces
 De la sève fraîche de la terre.

Voyageur entre en silence ;
 La douleur pétrifia le seuil.
 Alors resplendit dans la clarté pure
 Sur la table pain et vin.

Au premier coup d'œil (heideggerien !), ce poème apparaît déjà comme le carrefour des quatre directions du quadruplet cosmique. En effet, les métaphores se disposent d'emblée en trois dimensions et un centre. La maison (de l'*être* ?), en un soir d'hiver où la neige tombe [du *ciel*] contre la fenêtre, ouvre sa porte au voyageur *humain* qui, franchissant le seuil en silence, se voit offrir les fruits de la *terre* dans la pure clarté (*éclaircie* !) intérieure de la demeure où il est invité à séjourner. Il n'y a que la divinité qui semble manquer au rendez-vous. À moins qu'elle ne s'annonce dans *la cloche du soir*, dans *l'arbre des grâces* ou la *table* devenue *autel* de l'offrande *eucharistique* (en grec *action de grâce*) ! Heureusement Trakl nous a laissé dans une lettre à Karl Kraus (13 décembre 1913) une première version de son poème où, dans la troisième strophe¹³, le pain et le vin sont présentés sans équivoque comme la nourriture et la boisson *de Dieu*, à laquelle aspire l'homme souffrant (le poète ?) qui a lutté avec les forces surnaturelles¹⁴. *Le dieu* est donc là, dans la maison hospitalière, offrant à boire et à manger à celui qui sait franchir le seuil en silence.

La présence du quadruplet permet ainsi à Heidegger, et cela en vertu d'un critère *grec*, d'accorder au poète autrichien Georg Trakl, tombé au début de la *Guerre de 1914* dont il avait pressenti la fatalité, le privilège des *origines*.

QUE CONCLURE ?

Les réflexions de Heidegger sur la poésie pourraient bien s'être développées en trois étapes. Tout d'abord, Heidegger aurait trouvé dans la tradition poétique allemande une créativité autonome et un dynamisme qui viendraient renforcer au plan de l'*esprit* (*Geist*) l'entreprise politique et militaire du *Troisième Reich*. Il paraît plausible de supposer que ses convictions fermes à ce sujet n'ont guère dépassé l'année du rectorat (1933-1934) à Freiburg in Breisgau. Gardant toutefois secrets ses doutes et inquiétudes à l'égard du *national-socialisme*, il n'en continua pas moins d'approfondir

13. Cette strophe se lit comme suit :

« O la pure souffrance de l'homme
 Qui a lutté muet avec des anges !
 Contraint par la douleur sacrée, il aspire
 Tranquille au pain et au vin de Dieu. »

14. Dans la Genèse (32, 23-33), le récit du combat de Jacob évoqué ici ne parle pas d'un *ange*, mais d'un inconnu qui représente le Dieu innommable et agresse Jacob pendant une nuit entière. Jacob résiste jusqu'aux petites heures contre cet adversaire céleste afin d'obtenir de lui sa bénédiction. La bénédiction est accordée et Jacob reçoit le nom d'*Israël* pour avoir été *fort contre Dieu*, mais, libéré enfin à la pointe du jour, il s'aperçut que sa hanche s'était démise et il s'en alla en boitant.

le rôle décisif des poètes nationaux depuis Goethe dans la constitution de ce qu'il appelle *l'être-là historial* de l'Allemagne, ce qui devait permettre, advenant la chute du *Reich*, de préparer l'avènement d'une puissante hégémonie *spirituelle* allemande capable de prendre la relève de cette suprématie militaire dont rêvait Hitler. Enfin, après le lamentable effondrement et ce qu'il révéla d'inhumanité dans le régime nazi, la grande poésie allemande devenait une source d'inspiration incontournable pour nourrir l'âme meurtrie des Allemands et maintenir la fierté immortelle de leur *Geist*.